

La substitution

« Dans une lettre de Cézanne, je lus qu'il ne peignait nullement « d'après la nature » - ses tableaux étaient bien plutôt « des constructions et des harmonies parallèles à la nature » - et je le compris par la toile même : les objets, pins et rochers s'étaient entrecroisés en une écriture d'images sur la simple surface. » (Peter Handke, *La leçon de la Sainte Victoire*, 1980) Cette intelligence de l'artiste « moderne » face au motif me paraît directement transposable à la lecture – et à la compréhension - de toute l'œuvre de François Méchain, dont « La Sarrazine » est sans doute l'exemple le plus radical, voire le plus complexe – j'oserais même dire le plus ambigu, dans la mesure où l'image finale - cette photographie seule trace de tout le processus créatif qui l'a précédée – dérober l'objet à lui-même, le *transcrit*, un peu comme l'écrivain « écrit » la nature et non la décrit.

Comprenons-nous : il ne s'agit pas de dire que tout le travail artistique de métamorphose de fragments informes en une composition formelle des éléments entre eux – le tronc écaillé blanc et le tronc blessé noir l'un à l'autre affrontés et soudés, plus l'épaisse branche couchée à leurs pieds, adoucie dans ses aspérités, passive – est finalement sans objet, voire sans signification, non plus que son lien au paysage : cette œuvre-là existe et raconte sa propre histoire dans son site, dans son intrication au paysage qu'elle domine. Chacun peut les parcourir du regard et de la main, en faire le tour, choisir son point de vue. D'autres artistes auraient mis là le point final de leur création. Le passage des éléments bruts à la métaphore est le propre de toute action artistique. Ici, ce passage est le fruit d'un travail collectif, des métamorphoses successives d'un photographe de l'éphémère à la pérennité du sculpteur, d'un groupe de médiateurs en acteurs de la création, d'un site rural au-dessus des vignobles et des jardins, magnifique et banal, comme il y en a tant dans notre paysage provençal, en un point de référence, un *sanctuaire* autour de quoi s'ordonne et se structure tout l'espace visible et invisible. Là où *agit l'artiste* François Méchain, ce n'est pas tant dans le difficile, voire épuisant débat avec la matière de sa sculpture, c'est dans l'entreprise que je qualifierais volontiers de prométhéenne, qui consiste à dérober cette propriété des dieux seuls, le feu, l'incandescence, l'insolente vitalité de l'œuvre à peine créée, pour une ultime et essentielle métamorphose : celle que la photographie nous délivre. Non plus la représentation de l'œuvre réalisée que chacun a pu percevoir dans sa matérialité, mais une page d'écriture, la photographie qui recompose et dématérialise tous ces objets, pièces sculptées, arbres et buissons alentour, lointains paysagers, dont la réalité, dans la démarche de François Méchain, sont finalement transitoires. Comme le dit si brillamment Peter Handke, « *les objets [...] se sont « entrecroisés en une écriture d'images sur la simple surface »*. Qu'ajouter de plus explicite ?

Marc Netter, 2007

A paraître le 28 juin 2007 / to be published june, 28, 2007